

« La raison, cultivée seule, a un caractère abstrait et inhumain »

Par Edgar Morin

Dans *Mes philosophes*, Edgar Morin revisite les esprits qui l'ont formé et nourri et reconnaît sa « dette multiple à leur égard ». Si les penseurs et écrivains sceptiques, comme Montaigne, et les rationalistes comme Voltaire lui ont été essentiels, il dit avoir eu le besoin profond de penseurs qui vivent des expériences affectives, qui exaltent la sensibilité, la communion avec les êtres et la nature. C'est Jean-Jacques Rousseau qui a très tôt exprimé, pour lui, un élan fondamental au-delà du doute et de la raison. Il écrit également, dans le chapitre qu'il lui consacre, que Rousseau est « le grand esprit révolutionnaire qui se penche sur le xx^e siècle ».

EDGAR MORIN (1921)
Sociologue et philosophe français, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *La Méthode*, œuvre encyclopédique en 6 volumes (1981-2008), et *Le Chemin de l'espérance* (2011), écrit en collaboration avec Stéphane Hessel.

J'aime ce Genevois, totalement autodidacte, d'une sensibilité inouïe, qui, après toutes sortes d'aventures, débarque à Paris dans le milieu des philosophes et y manifeste tout de suite la profondeur de son inspiration, une inspiration qui était à la fois littéraire, politique et philosophique. Il scandalisera bientôt les philosophes qui l'avaient d'abord accueilli les bras ouverts.

La puissance créatrice de cette pensée autonome me frappe. Parce qu'elle est autodidacte, parce qu'elle n'a pas subi l'imprinting des idées dominantes, elle est très neuve et très profonde. C'est à nouveau le côté aérolithe, comme chez Montaigne, comme chez Spinoza. Comme dans le cas de Montaigne et de Spi-

Confessions a la candeur extrême de croire que sincérité est synonyme de vérité. Comme Pascal, Rousseau est le cas exemplaire d'un penseur ayant su concevoir une anthropologie, mais alors que Pascal s'interroge sur la misère, la folie et la grandeur humaines, Rousseau s'interroge sur le fondement de la relation humaine à la nature. Plus encore, comme je l'ai écrit dans *Le Vif du sujet* : « Rousseau qui se tint au foyer central de la science de l'homme, de la doctrine politique, de la sensibilité moderne, de l'âme et de la rêverie, [...] nous révèle en fait une connexion mystérieuse entre les diverses dimensions de notre existence. »

Rousseau a apporté cette idée fondamentale de la nature conçue comme un tout vivant, vital, avec lequel l'homme doit chercher l'harmonie et la réconciliation. Cette idée de retrouver une relation ombilicale perdue avec la nature, en même temps que de retrouver notre propre nature, est formidablement nouvelle et moderne. Elle n'existait pas chez ses contemporains les philosophes. Et je dois dire qu'un livre comme *Le Paradigme perdu* a été écrit dans l'esprit du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, car j'y cherchais, à travers les plus récents acquis de l'anthropologie, de la préhistoire, de l'éthologie, à saisir le « paradigme perdu » de la nature humaine. Je veux dire le

Rousseau a apporté cette idée fondamentale de la nature conçue comme un tout vivant, vital, avec lequel l'homme doit chercher l'harmonie et la réconciliation.

noza, sa pensée est inattendue, mais en fait elle était attendue, parce que son expression révèle un besoin inconscient, muet, au sein de la culture européenne.

Il partage avec Montaigne la vertu de l'examen sincère et autocritique, qui dans *Les*

lien qui unit en l'homme, inséparablement et contradictoirement, la nature et la culture. Ce lien était devenu invisible dans un système du savoir où les connaissances étaient compartimentées et sans communication mutuelle : les sciences biologiques d'une part, les sciences humaines d'autre part. Or Rousseau est l'un des rares penseurs à avoir su comprendre l'uni-dualité humaine, faite de culture et de nature, l'homme étant à 100 % nature et à 100 % culture.

Rousseau a très tôt exprimé pour moi un élan fondamental au-delà du doute et de la raison. Les penseurs et écrivains sceptiques comme Montaigne et Anatole France, les rationalistes comme Voltaire m'étaient essentiels, mais j'avais le besoin profond de penseurs qui vivent des expériences affectives, qui exaltent la sensibilité, la communion avec les êtres et la nature. Et ce qui me touche chez Rousseau, c'est un sens de la poésie qui s'exprime de la façon la plus extraordinaire dans *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Les merveilleuses pages relatant une promenade dans l'île Saint-Pierre constituent pour moi un grand moment de mysticisme. Le mysticisme n'est pas nécessairement religieux. Il peut naître autour d'un verre de vin bu entre amis, il peut naître devant l'être aimé, devant le spectacle de la nature.

Et d'ailleurs ce que je trouve de plus proche de moi chez Rousseau, ce sont ces états poétiques, quasi extatiques des *Rêveries*. Le romantisme les exaltera à son tour, mais c'est Rousseau, le premier, qui les exprime. Il donne à la nature une importance quasi maternelle, matricielle. Très jeune, j'ai goûté longuement *Les Rêveries*. J'ai adoré la mer, la montagne,

longtemps je n'ai pu écrire que devant une fenêtre ouverte sur les paysages toscans. J'ai le besoin rousseauiste de nature ancré au plus profond de mon être.

Rousseau est celui qui, en plein siècle des Lumières, montre que la raison, cultivée seule, a un caractère abstrait et inhumain. Il a presque l'intuition de ce que Hegel appellera « *Vernunft* » : la raison vivante, par opposition à « *Verstand* », l'entendement, la raison abstraite. Il montre le caractère barbare et mutilant de la rupture entre l'humain et le naturel, entre l'humain et l'animal. Ce point provoquera les sarcasmes de Voltaire. [...]

Il faut dire que les philosophes du siècle des Lumières ont eu tendance à ne pas comprendre des choses essentielles comme l'animalité, la folie, le mythe, la religion, l'affectivité, parce que ces choses échappaient à leur raison sans complexité. Pour Voltaire, la religion n'était qu'une invention des prêtres, une supercherie pour berner les peuples. Ce rationalisme n'a pas compris les racines profondes du besoin religieux, du besoin de salut, du besoin de mythes. Il s'est enfoncé dans la rationalisation, c'est-à-dire dans le délire abstrait d'une raison qui n'a pas conscience des limites et des insuffisances de la raison. Il a pourtant forgé à son tour un mythe : celui d'un univers totalement rationnel, d'une nature totalement maîtrisable par la technique (« *nous rendre maîtres et possesseurs de la nature* » avait dit Descartes), d'une humanité guidée par la raison vers le progrès, le progrès conçu par Condorcet comme une loi inéluctable de l'histoire, devenant Providence. ■■■

Mes philosophes © Germina, 2011, pp. 61-63.